

## Le Retour à la nature de Roland Pichet

Germain Lefebvre

Volume 23, Number 94, Spring 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54756ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

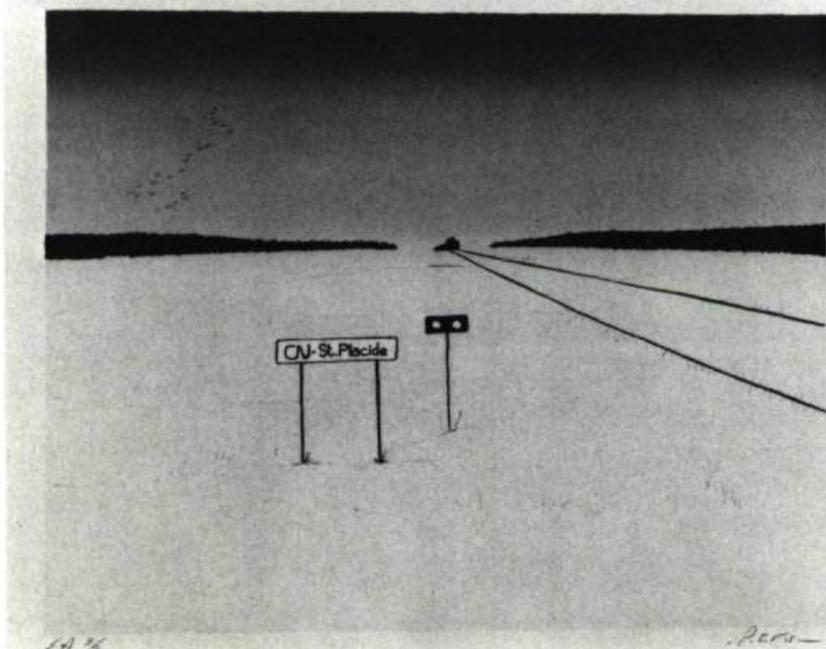
### Cite this article

Lefebvre, G. (1979). Le Retour à la nature de Roland Pichet. *Vie des arts*, 23(94), 37–39.

# Le Retour à la nature de Roland Pichet

GERMAIN LEFEBVRE

1. Roland PICHET  
CN St-Placide, 1978.  
Sérigraphie; 57 cm x 76.  
(Phot. Gabor Szilasi)



Nos peintres, nos musiciens, nos poètes, même quand ils ont fait leurs premiers pas sur le macadam, à l'ombre du béton, ne sont, me semble-t-il, jamais très éloignés des champs, des montagnes, des lacs et des ruisseaux. Roland Pichet, peintre, graveur et grand admirateur des poètes, est non moins homme des bois. Plutôt fourbu, ce soir, il rentre d'une excursion de quelques jours en forêt à la poursuite de gros gibier. Sa veste à carreaux jetée sur une chaise du vestibule sent bon le feuillage d'automne. «Chez-nous, la vie au grand air a sauté une génération, confie-t-il. Mon père a préféré la ville, mais le grand-père était bûcheron et draveur, plus loin par là, plus au nord»<sup>1</sup>. Après m'avoir montré son impressionnante collection de fusils de chasse, Pichet parle avec enthousiasme de son guide, des trappeurs, des bûcherons qui mènent une vie dure et qui ont l'amitié rude mais combien chaleureuse. Il renoue à sa manière avec l'autre génération, comme mû par un besoin de remonter aux sources. Pichet est de ces artistes qui nous ramènent à l'écart des trottoirs surpeuplés, nous tirent du rythme survolté du siècle comme s'il voulait retrouver et nous rendre l'espace et le temps, le silence, la présence.

Tout à l'heure, sur la route, en passant par Shawbridge, je me suis souvenu, en croisant la voie ferrée, du *Ptit train du nord* de mon enfance qui nous enchantait de la gare Jean-Talon aux montagnes de Piedmont et de Saint-Sauveur. Des mille et des mille de poteaux télégraphiques, de piquets de clôtures, de rangées d'arbres; des espaces, blancs en hiver, verts en été, et de tous les tons les plus tendres ou les plus mûrs au printemps ou à l'automne. Cela n'a pas beaucoup changé, paraît-il<sup>2</sup>; des espaces préservés, presque totalement épargnés par le bavardage visuel envahissant des fabricants de réclames pour consommateurs complaisants qui a défiguré nos campagnes. J'ai retrouvé, plus tard, les champs, les lignes d'arbres, les clôtures qui s'encastraient dans les fenêtres du train. Je les ai vues dans les tableaux et les gravures de Roland Pichet. Les Laurentides, c'est la *campagne* de Roland Pichet. Ce fut avant cela la campagne de Lyman, de Goodridge Roberts, d'Anne Savage, de Maurice Cullen, et c'est aussi encore celle de Riopelle et de combien d'autres<sup>3</sup>.

Ici et là, le long d'une voie ferrée, rythmant le silence et l'espace, on trouve, à intervalles irréguliers, un maigre poteau surmonté d'une chétive enseigne — lettres noires sur fond blanc — indiquant tantôt Saint-Antoine, Saint-Jérôme puis Prévoist ou Sainte-Adèle. Banal poteau indicateur qui passe presque inaperçu et que la plupart des passagers ignoreront. Mais pas tous! Pour quelqu'un à bord, ce message va provoquer une réaction, entraîner des gestes et peut-être causer quelque émotion. C'est la fin du voyage; on rentre chez-soi ou, encore, c'est le début d'un séjour ailleurs, on va connaître de nouveaux lieux, de nouvelles gens, participer à quelque chose. C'est un signal. De ce signal discret de la compagnie des chemins de fer, Roland Pichet a fait le sujet d'une récente lithographie où on peut lire *CN St-Placide*<sup>4</sup> mais voir aussi bien autre chose que ce qui tombe immédiatement sous le sens. Je ne peux m'empêcher de penser, en examinant l'image, aux *flashes*, aux signaux qui jalonnent, qui marquent, orientent le cours de l'existence de tout individu, que plusieurs ignorent mais que certains savent reconnaître et interpréter. On classe généralement les artistes dans la catégorie des *voyants*, des *guides*, des *prophètes* de leur époque. Au cours d'une carrière qui s'étend sur près de vingt ans, Roland Pichet a croisé et suivi un certain nombre de signaux; il a vécu des reconnaissances, identifié des marques d'appartenance.

Sur son dernier signal, il était écrit *Piedmont*, P.Q. «J'étais venu visiter des amis dans les environs; je n'avais pas le moins du monde songé à m'installer sur un domaine dans le coin: je vivais heureux dans un *loft* du boulevard Saint-Laurent. J'ai vu cette maison, ce coin de forêt, cette montagne! Ça été le coup de foudre, je ne pouvais pas me défilier! J'ai calculé, un vrai ordinateur, et j'ai acheté. J'y suis depuis bientôt neuf ans et pour bien longtemps, je crois.» Comme dans un manège, tout a tourné autour de cette décision et cela ne pouvait manquer d'apparaître dans l'œuvre de l'artiste. Après avoir, pendant des années, exploré les voies de l'abstraction, Roland Pichet, irrésistiblement, insensiblement et presque inconsciemment, a repeuplé ses tableaux, retrouvé la nature.

Mais, à n'en pas douter, la mutation se préparait de longue date; elle était même là en germe au tout

## NOTES

1. Les propos de l'artiste cités dans cet article ont été recueillis au cours d'une entrevue, à Piedmont, le 1er novembre 1978.

2. Les Chemins de fer Nationaux du Canada ont récemment remis en service ce pittoresque train du Nord. Il faut en profiter; c'est un petit *trip* rétro pas ordinaire.

3. Le Service de diffusion du Musée des Beaux-Arts de l'Ontario a rendu hommage à ces peintres en mettant dernièrement sur pied l'exposition *Les Laurentides — Peintres et paysages* où Roland Pichet était représenté par trois sérigraphies et une toile.

4. C'est en se rendant chez Gilles Vigneault que Pichet a rencontré ce signal qui apparaît à un croisement de la voie ferrée, pas très loin de la maison du poète.

début de la carrière de Pichet et, peu à peu, d'autres *signaux* ont pointé les étapes de l'évolution. Ainsi, il y eut, presque au départ, la rencontre d'Albert Dumouchel, puis l'apprentissage de la gravure, un véritable métier dont on doit maîtriser les techniques; ce fut encore, à la même époque, la découverte et l'amitié de plusieurs poètes québécois, ensuite une retraite à l'étranger suivie du choc du retour.

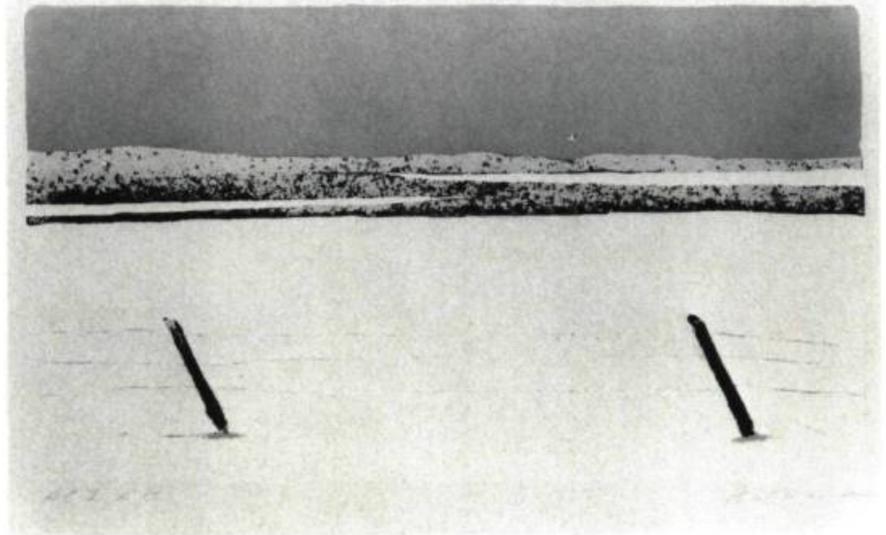
C'est une nouvelle qualité de vie que Pichet, comme tous ceux qui s'étaient inscrits au cours de gravure d'Albert Dumouchel, à l'École des Beaux-Arts de Montréal, découvrait en 1960. «Dumouchel nous montrait comment travailler, bien sûr, mais, au cours de longues conversations et par sa façon d'être, de faire les choses, il nous apprenait à vivre, à voir, à goûter les choses vraies et à leur accorder dans notre quotidien l'importance qu'elles méritent.» A une époque où ce n'était pas encore la mode, Dumouchel avait retrouvé le charme des demeures ancestrales, des vieilles maisons canadiennes et des authentiques meubles en pin des artisans de notre histoire.

Les rayons de la bibliothèque de la salle de séjour des Pichet sont remplis de recueils de poèmes des Beaulieu, Brossard, Carrier, Hébert, Giguère, Vigneault, Miron, Desrochers et de tous les autres. Vraiment, tout le monde québécois de la parole!

C'est avec Guy Robert que Pichet a amorcé, en 1964, ses collaborations graveur-poète. Il réalisait alors les sept lithographies d'un album intitulé *L'Eau et la pierre* et qui contenait les poèmes de Guy Robert. Puis, ses estampes originales accompagnèrent dans *Apatride, Mère et Sous-jacences* les textes de Michel Beaulieu. Il y eut plus tard, en 1971, le poème-image intégré *Miscible* avec Marie-Francine Hébert et les images d'*Élégies pour l'épouse en allée* d'Alfred Desrochers, en 1973. *Blues pour un piquet de clôture*, suite de sérigraphies produite en 1975-1976, réunit des textes de Michel Beaulieu, Nicole Brossard, Roch Carrier, Paul Chamberland, Robert Charlebois, Yvon Deschamps, Georges Dor, Raoul Duguay, Jean Royer, Gilles Vigneault. Et encore, il y a moins d'un an, Pichet se faisait le complice de Félix Leclerc dans une édition d'*Un matin*.

Peu d'artistes ont travaillé en aussi étroite collaboration avec les poètes, et Pichet se reconnaît de profondes affinités avec des gens qui font voir avec des mots, des sons, ce qu'il perçoit en lignes et en couleurs, ce qu'il contemple, yeux grands ouverts, et qu'il donne à voir en grattant le cuivre, en marquant la pierre ou en modulant les surfaces de couleur sur la toile. «On a un pays à voir, et c'est mieux si nous sommes nombreux à le regarder chacun à sa façon», commente-t-il, en évoquant l'œuvre de Germaine Guèvremont, en tirant d'une pile de bouquins un exemplaire ancien d'*Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon.

Quand il est revenu de Londres, en 1969, après un séjour de deux ans, Pichet rapportait des tableaux, des estampes d'une composition géométrique bien éloignée de l'abstraction lyrique des œuvres antérieures. Il venait de pousser une recherche de nouvelles formes et de rapports de couleurs jusqu'à une limite ultime. Il se sentait un peu vidé, s'interrogeait sur le sens de la peinture, sur l'usage de la couleur. Cette interrogation, cette quête, a duré près d'une année, épuisante, troublante: rien



ne semblait venir. Puis, le pays est venu, l'espace, la surface, l'horizontal, les rythmes et le temps; le blanc, les gris et des tons sourds et chauds. «On met beaucoup de temps/On fait beaucoup de pas/Pour revenir apprendre/Qu'on s'en venait chez soi», a écrit Vigneault<sup>3</sup>.

«Ce pays n'est pas violent», affirme Pichet, qui le voit à sa façon. «On ne prend pas le temps de le regarder, de l'examiner, et on ne prend pas le temps d'observer le temps. Ce pays est horizontal, long et lent, et il a vu passer bien du temps.» La toile clé, la toile du retour, c'est *Le Carré de silence* que Pichet a offert à sa femme et qui habite le salon. Des surfaces de gris, de blancs; un espace sans réelle profondeur mais déjà *traversé* par la réalité d'une présence horizontale. La table suivant comptait un élément de plus, le soleil.

Comme je m'étonne que les montagnes de Piedmont n'apparaissent guère dans ses tableaux, Pichet explique: «Je fragmente, je découpe, je fais des *close-up* (des détails vus de près), qui contiennent bien autant de vérité que les panoramas.» Puis, il me montre des diapositives, des images de

2. et 3. *Suite québécoise: Blues pour un piquet de clôture*, 1975. Sérigraphie; 32 cm 2 x 50,38. (Phot. Roland Weber)

4. *Juillet*, 1977-1978. Huile sur toile; 50 cm 80 x 61. Montréal, Coll. Claude Gadoury.



plaines, de nappes de neige, de rangées d'arbres, de clôtures; des images qu'on dirait avoir été captées en pays plat, à Saint-Hyacinthe. C'est comme si l'artiste, dans un effort de communion intime avec la nature, s'en rapprochait, s'en imprégnait et n'en conservait que la structure essentielle, l'atmosphère et les rythmes. Il n'y a rien là de spectaculaire, de grandiose, de pittoresque, de dramatique; il n'y a même personne, pas âme qui vive... Mais il y a matière à réflexion, une ambiance favorable à la méditation.

Un grand tableau, *Toundra*, exposé, en 1970, au Musée d'Art Contemporain<sup>6</sup>, puis une série d'aquarelles<sup>7</sup> précédaient le retour aux éléments identifiables du paysage. Ces œuvres permettaient au magnifique coloriste qu'est Pichet de réévaluer les gammes des tons, des plus riches aux plus subtils, en les superposant en bandes horizontales sur divers rythmes d'épaisseur et d'intensité. Les paysages de *Blues pour un piquet de clôture* ont conservé cet étalage horizontal et aussi ces nuances raffinées, denses, sur lesquels sont venus jouer les réseaux des clôtures, la ponctuation des piquets, «J'ai été

frappé par le déploiement de ces clôtures qui me sont apparues comme des portées musicales où s'inscrivait l'écriture de beaux chants, avec des pauses, des temps, des silences...»

Les «gens du pays» ne sont pas encore apparus, ou alors bien timidement et très récemment, dans les coins du pays de Roland Pichet. Rien ne presse; il faut beaucoup de temps et d'espace entre les humains pour qu'ils puissent planter leurs racines et pousser à leur aise. Il y a un train, une présence dans l'image de *CN St-Placide*; il y a des granges, des maisonnettes dans plus d'un tableau; sur une toile en gestation dans l'atelier, il y a, sur un meuble près de la fenêtre, des appelants... le chasseur n'est sans doute pas bien loin. Mais est-ce bien important? Il y a aussi les neiges qui seront là bientôt. Il y aura encore des pauses, des silences, des temps, des saisons, des cycles, l'espace, le temps qui s'inscriront dans des gravures, des tableaux plus ou moins peuplés peut-être, mais où, sans doute, on retrouvera la vision, la trace de Roland Pichet.

#### NOTES

5. Extrait des *Entretiens sédentaires*.
6. Exposition *Grands formats — Treize peintres de Montréal*, 22 janvier - 15 février 1970.
7. Ces aquarelles ont été exposées à la Galerie de l'Étable du Musée des Beaux-Arts de Montréal dans le cadre d'une exposition particulière, du 9 juin au 5 juillet 1971.

